

NOTE de la maison d'édition

Devant la passion, l'homme et la femme sont nus. Cette nudité est absolument empreinte de pureté et de pudeur. Celles-ci animent l'auteur dans l'esprit du récit de cette belle histoire d'amour.

Jean n'a jamais aimé et il découvre en Marie, son premier amour. Il s'y plonge comme il le fait à la découverte de ces magnifiques fonds sous-marins afin d'y trouver la Porcelaine Tigre.

Marie est heureuse entre son époux et son fils mais c'est le coup de foudre brutal et fulgurant pour Jean. Elle ne pourra que vivre dramatiquement et douloureusement cette extraordinaire passion.

Le récit de cet amour envoûtant se passe à Tahiti dans le cadre de ces magnifiques paysages magnifiquement décrits et dans cette ambiance faisant la vie si douce.

*Il est intéressant de citer ici Guy de Maupassant : **La rempailleuse***

« Bien que cette manière de voir ne fût pas contestable, les femmes (...) affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber qu'une seule fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour, et qu'un cœur touché par lui demeurerait ensuite tellement vidé, ravagé, incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y pouvait germer de nouveau. »

(Texte publié dans Le Gaulois du 17 septembre 1882,)

O-O-O-O-O-O-O-O

EXTRAITS

Elle marchait dans sa direction, les pieds nus, un paréo turquoise noué négligemment autour de ses hanches. Chacun de ses pas découvrait une longue jambe fuselée. Ses cheveux châtain dénoués, encore humides, flottaient sur ses épaules. Elle tenait à la main une paire de palmes et traînait derrière elle un grand sac en osier d'où dépassait un tuba.

Lorsqu'elle arriva à la hauteur de Jean, elle sourit comme si elle le connaissait de longue date et toute sa vie à lui bascula en croisant son regard. Il se noya dans les yeux au vert extraordinairement clair : une couleur incroyable ! Alors, il sut de façon irrémédiable qu'elle serait son amour et qu'il allait souffrir. En même temps, il eut le sentiment de n'avoir vécu jusqu'alors qu'une suite d'événements insignifiants semblables à un long ruban gris. Une vie terne.

Il prit soudain conscience que l'apparition matérialisée devant lui ressemblait trait pour trait à celle de ses rêves d'adolescent. Elle représentait la femme idéale, créée dans ses nuits solitaires.

Le coup de foudre s'abattit sur lui, tel un gigantesque raz-de-marée. Son cœur se mit à battre à tout rompre et il lui sembla que sa vie volait en éclats. Il pensa stupidement qu'il venait de naître. Il eut aussi la certitude que désormais, rien ne serait jamais plus comme avant.

L'inconnue le regardait également avec intensité. Elle avait lâché son sac et ses palmes. Immobile, elle avait l'air d'attendre qu'il rompît le silence.

— Je vous suis.

Ils avancèrent vers l'eau. Jean attacha l'étui de son couteau autour de son mollet, et remarqua que sa compagne n'en possédait pas. Il lui expliqua qu'il ne fallait pas plonger sans parce qu'il permettait de se défendre en cas de rencontre imprévue ; qui plus est, il servait à déloger plus facilement les coquillages des anfractuosités. Il lui recommanda de bien rester près de lui, puis entreprit de se harnacher de l'attirail de plongée. À son tour, Marie enfila les palmes, et cracha dans son masque pour éviter la formation de buée. Elle se tourna vers Jean et lui fit signe qu'elle était prête.

Ils entrèrent dans l'eau et se mirent à nager vers le récif. Une fois celui-ci atteint, ils plongèrent vers le fond pour faire un examen sommaire des lieux. Après quoi, ils entamèrent une recherche plus minutieuse.

Le récif abritait toute une faune bigarrée d'oursins et de poissons aux robes variées. Les buissons coralliens leur servaient d'abris. Les plongeurs s'extasièrent devant les loches. Curieuses et peu farouches, celles-ci virevoltaient autour d'eux. Lorsque leurs yeux furent rassasiés de cette évolution gracieuse et des autres poissons multicolores, Jean, d'un signe, invita Marie à inspecter les blocs coralliens. De nombreux crustacés vivaient dans les cavités. La jeune femme découvrit ainsi des langoustes, des cigales de mer, quelques crabes aussi, figés dans une attitude de repos. Plus à l'aise, elle s'enfonça davantage vers le fond.

Chaque fois qu'elle avait la possibilité de se libérer, Marie rejoignait Jean dans le faré. C'était une petite habitation pittoresque aux murs de bois et à la toiture recouverte de pandanus séché. Elle ne possédait que trois pièces à l'ameublement dépouillé. Dans la chambre, le lit occupait presque toute la place. Au fond, un rideau cachait un coin douche minuscule. La pièce qui servait de salle de séjour était meublée d'une longue table étroite entourée de deux bancs. À l'opposé, juste sous la fenêtre, un canapé envahi de coussins colorés et disparates faisait face à une commode exotique. Celle-ci supportait le matériel hi-fi vidéo présent dans presque chaque habitat polynésien : télévision, magnétoscope, lecteur de DVD... La dernière pièce, dépourvue de porte, abritait la cuisine.

Il régnait dans la maison une propreté impeccable. Une sorte d'encens aux effluves poivrés destiné à éloigner les moustiques y brûlait en permanence...

Quand ils se retrouvaient là, Marie et Jean prenaient le temps de se reconnaître, aiguisaient leur désir par un échange de regards sensuels, une caresse éphémère. Ils poursuivaient ce petit jeu agaçant jusqu'à ce que l'un cédât et suppliât l'autre de l'aimer enfin.

À une cinquantaine de kilomètres de Papeete, ils firent une première halte. Ils garèrent la voiture sur une petite aire et remontèrent le ruisseau qui serpentait dans la colline, jusqu'à sa source où l'eau bondissante crachait de gros bouillons d'écume. L'endroit portait le joli nom de *Bain Vaima*. Les autochtones recommandaient de s'y baigner car il possédait la vertu de stimuler la peau et de la rendre douce et veloutée.

Désireux d'en vérifier les dires, les amants y plongèrent. Ils s'amusèrent comme des enfants à s'éclabousser à grands cris, à se bousculer et se pousser sous l'eau... Ils ne sortirent que lorsqu'ils se

mirent à grelotter. Enlacés dans la même serviette ; ils savourèrent l'instant. Plus rien d'autre ne comptait.

Ils regagnèrent la voiture, abandonnant à regret l'écho de leurs rires et les traces de leur présence éphémère : poussière de vie insignifiante, fugitive...

Ils passèrent devant le jardin botanique et le musée Gauguin sans s'y attarder. Ils se contentèrent d'un bref hommage aux gardiennes à l'entrée du jardin : deux tortues géantes rapportées des Galápagos en 1930. Marie chevaucha la carapace de la plus grosse et lui gratta la tête. Indifférente à ses caresses, l'énorme créature resta figée.